



Stolberg 00

N

ge



304









Que veut dire
Cette Lyre?
C'est Melpomene ou Clair-on
Et ce Monsieur qui soupire,
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin F.



4
TANCREDE,

TRAGÉDIE,

Par Mr. De VOLTAIRE.



A GENEVE,

Chez les Freres CRAMER, Libraires.

M. DCC. LXI.

TAMORIT

1855

1855

1855

1855





A MADAME
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.



ADAME,

Toutes les Epitres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de Monsieur Crébillon, mon confrere à l'Académie, & mon premier maître dans un Art que j'ai

A 2

toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance ; le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces & les talents se développer ; j'ai reçu de vous dans tous les temps des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, MADAME, & je dois le dire. J'ose encore plus ; j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables Gens de Lettres, de grands Artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais ; la Littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomnierait toujours les Gens de Lettres, comme les Gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolennement. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même ; aussi je n'ai

connu ni aucun Homme de Lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, MADAME, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les Arts que nous cultivons en France, l'Art de la Tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble, c'est là que l'esprit & le goût de la jeunesse se forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, & nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie & de vertu.

La Tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs choses, il lui manque ce grand appareil que les Magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, MADAME, en vous dédiant une Tragédie, de m'étendre sur cet Art

des Sophocles & des Euripides. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime & le touchant portent un coup beaucoup plus sensible quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, MADAME, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le Théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représenterent avec moi sur un petit Théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce Théâtre fût extrêmement étroit, les Acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la Piece eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits,

que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai; la Piece fut faite & apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les Comédiens de Paris ne l'ont représentée, que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger; mais ces défauts mêmes instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette Piece une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux que les Anciens regardaient comme une partie essentielle de la Tragédie, peuvent aisément nuire au Théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration; & la sorte de vers que j'ai employés dans Tancrede, approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène Françoisse, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

Insiste seulement sur une chose ; c'est la variété dont on a besoin dans une Ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres Peuples : c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos Ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos Provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les Provinces Romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, & preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos Compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe & des plaisirs, disent gayement que tout est perdu ; je suis assez près d'une Ville de Province, aussi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de construire en même-temps le plus bel Hôpital du Royaume, & le plus beau Théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France; cependant, rien ne nous y manque. Le Pays est orné de maisons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite Province est devenue un jardin riant; il vaut mieux sans doute fertiliser sa terre, que se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, MADAME, un peu loin de Tancrede; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus, si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, MADAME, mon attachement & mon respect que rien ne peut altérer jamais.

ACTEURS.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN, } Chevaliers.
LOREDAN, }
CATANE, }

ALDAMON, Soldat.

AMENAÏDE,

FANIE, Suivante.

Plusieurs Chevaliers assistants au Conseil.

Ecuyers, Soldats, Peuples.

La Scene est à Syracuse, d'abord dans le Palais d'Argire & dans une salle du Conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des Gentilshommes Normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille; les Empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.



TANCREDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS
rangés en demi-cercle.

ARGIRE.



Llustres Chevaliers, vengeurs de la Si-
cile,
Qui daignez, par égard au déclin de
mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser
nos Tyrans,
Et former un Etat triomphant & tranquille:
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps

Des desseins avortés d'un courage inutile.
 Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans;
 Il est temps de sauver d'un naufrage funeste,
 Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
 Le droit le plus sacré des mortels généreux,
 La liberté; c'est-là que tendent tous nos vœux.
 Deux puissants ennemis de notre République,
 Des droits des Nations, du bonheur des humains,
 Les Césars de Byzance, & les fiers Sarrasins,
 Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
 Ces despotes altiers partageant l'Univers,
 Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
 Le Grec a sous ses loix les Peuples de Messine;
 Le hardi Solamir insolemment domine
 Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
 Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna:
 Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
 Mais nos communs Tyrans l'un de l'autre jaloux,
 Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie:
 A notre liberté le Ciel ouvre une voye;
 Le moment est propice, il en faut profiter.
 La grandeur Musulmane est à son dernier âge;
 On commence en Europe à la moins redouter:
 Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
 Le grand Léon * dans Rome, armé d'un saint courage,
 Nous ont assez appris comme on peut la dompter.

* Léon IV. un des grands Papes que Rome ait jamais eu. Il chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale, & sur les mœurs des Nations*. „ Il était né Romain; le courage des „ premiers âges de la République revivait en lui dans un „ temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux „ monuments de l'ancienne Rome qu'on trouve quelque „ fois dans les ruines de la nouvelle.

Je fais qu'aux factions Syracuse livrée
 N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
 Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
 Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
 Où l'Etat répandait le sang de ses enfants.
 Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles;
 Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous;
 Celui du bien public, & du salut de tous.
 Que de notre union l'Etat puisse renaître;
 Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
 Vivons & périssions sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
 Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons.
 L'Etat en fut troublé; Syracuse n'aspire
 Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
 Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
 En citoyen zélé j'accepte votre fille;
 Je servirai l'Etat, vous, & votre famille,
 Et du pied des Autels où je vais m'engager,
 Je marche à Solamir, & je cours vous venger.

Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
 Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux;
 Il fut d'autres Tyrans non moins pernicieux,
 Que peut-être un vil Peuple osé chérir encore.

De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
 Se sont-ils établis dans nos riches climats?
 De quel droit un Coucy (a) vint-il dans Syracuse,
 Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
 D'abord modeste & simple il voulut nous servir:
 Bientôt fier & superbe il se fit obéir.

(a) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps
 de Charles le Chauve.

Sa race accumulant d'immenses héritages,
 Et d'un Peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
 Osa sur ma famille élever sa grandeur.
 Nous l'en avons punie; & malgré sa faveur
 Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
 Tancrede, (b) un rejetton de ce sang dangereux,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
 A servi, nous dit-on, les Césars de Bizance.
 Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
 Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
 Tout Français est à craindre: on voit même en nos jours
 Trois simples Ecuyers, (c) sans biens & sans secours,
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie, (d)
 Aux champs (e) Apulliëns se faire une patrie,
 Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
 Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
 Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore:
 Et nos champs malheureux par leur fécondité,
 Appellent l'avarice & la rapacité
 Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
 Nous devons nous défendre ensemble & nous venger.
 J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie.
 Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
 Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
 Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
 Un commerce secret, fatal à son pays.
 A l'infidélité l'indulgence encourage.
 On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.

Venise

(b) Ce n'est pas Tancrede de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(c) Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille; Dregon, Baticric & Repostel.

(d) La Normandie.

(e) Le Pays de Naples.

Venise ne fonda sa fiere autorité
 Que sur la défiance & la sévérité.
 Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

L O R E D A N.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
 Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
 Dans la Sicile encor ait tant de partisans!
 Que par-tout dans cette Isle & guerrière & Chrétienne,
 Que même parmi nous Solamir entretienne
 Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits;
 Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
 Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire;
 Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
 Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
 Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
 D'un Peuple encor plus faible attire les hommages,
 Toujours des nouveautés & des héros épris,
 A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
 Combien de Citoyens aujourd'hui prévenus
 Pour ces arts séduisants (f) que l'Arabe cultive!
 Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
 A nos vrais Chevaliers noblement inconnus.
 Que notre art soit de vaincre, & je n'en veux point
 d'autre.

J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
 Et j'approuve sur-tout cette sévérité
 Vengeresse des loix & de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître (g);
 Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
 Mettons un frein terrible à l'infidélité;

(f) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les Sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'Ecole de Salerne.

(g) Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Au salut de l'Etat que toute pitié cede:
 Combattons Solamir, & proscrivons Tancrede.
 Tancrede; né d'un sang parmi nous détesté,
 Est plus à craindre encor pour notre liberté.
 Dans le dernier Conseil un décret juste & sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
 A ce nom de Tancrede en secret attachés;
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

C A T A N E.

Oui, nous y souscrivons.

Que Trancrede, s'il veut, soit puissant à Byzance;
 Qu'une Cour odieuse honore sa vaillance;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrede, en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui-même à nos sacrés remparts.
 Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
 Ne doit rien posséder dans une République.
 Orbassan de nos loix est le plus ferme appui,
 Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
 Tel est mon sentiment.

A R G I R E.

Je vois en lui mon gendre:

Ma fille m'est bien chere, il est vrai; mais enfin,
 Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
 Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

L O R E D A N.

Blâmez-vous le Sénat?

A R G I R E.

Non; je hais la rigueur:

Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,

Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre;
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus; hâtons cet heureux hymenée:
Qu'il amene demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un Peuple destructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre; (b)
Il pensoit m'honorer par cet hymen fatal.
Allez, dans tous les temps triomphez d'un rival;
Mes amis soyons prêts ma faiblesse & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander,
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder:
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encore se ranimer,
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur; nous osons
croire

Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux:
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

(b) Il était alors très-commun de marier les Chrétiennes à des Musulmans, & Abdalife, le fils de Musa Conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigues: cet exemple fut imité dans tous les Pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

B 2 .

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

A R G I R E.

EH bien, brave Orbassan, suis-je enfin votre pere?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

O R B A S S A N.

Je vous l'ai dit assez:

J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raison nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne fera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, & trop souvent la haine.
Ce cœur que la Patrie appelle aux champs de Mars,
Ne fait point soupire au milieu des hazards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien.
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes:
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

A R G I R E.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;

Mais la franchise plaît, & non l'austérité.
 J'espere que bientôt ma chere Amenaïde
 Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
 C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
 Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
 Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
 Dans nos temps orageux de trouble & de malheur
 Par sa mere élevée à la Cour de Byzance,
 Pourrait s'effaroucher de ce sévere accueil,
 Qui tient de la rudesse, & ressemble à l'orgueil.
 Pardonnez aux avis d'un vicillard & d'un pere.

O R B A S S A N.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austere:
 Elevé dans nos camps, je préfèrai toujours
 A ce mérite faux des politesses vaines,
 A cet art de flatter, à cet esprit des Cours,
 La grossiere vertu des mœurs Républicaines.
 Mais je fais respecter la naissance & le rang
 D'un estimable objet formé de votre sang.
 Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime;
 Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

A R G I R E.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

S C E N E III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAÏDE.

A R G I R E.

LE bien de cet Etat, les voix de Syracuse,
 Votre pere, le Ciel, vous donnent un époux;
 Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.

B 3



Ce noble Chevalier, qui se rejoint à moi,
 Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
 Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée;
 Puissant dans Syracuse il commande l'armée:
 Tous les droits de Tancrede entre ses mains remis....

A M E N A Ï D E, *à part.*

De Tancrede!

A R G I R E.

.. A mes yeux sont le moins digne prix
 Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

O R B A S S A N.

Elle m'honore assez, Seigneur, & sa présence
 Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
 Puis-je, en méritant vos bontés & son choix,
 Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

A M E N A Ï D E.

Mon pere, en tous les temps je fais que votre cœur
 Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
 Votre choix me destine un héros en partage;
 Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
 Grace à votre sagesse, ont terminé leur cours,
 Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
 D'une telle union je conçois l'avantage.
 Orbassan permettra que ce cœur étonné,
 Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
 Par ce changement même au trouble abandonné,
 Se recueille un moment dans le sein de son pere.

O R B A S S A N.

Vous le devez, Madame; & loin de m'opposer
 A de tels sentiments dignes de mon estime,

Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter:
La victoire en rend digne; & j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; & vos yeux pleins
d'effroi,
De larmes obscurcis se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure;
La bouche obéit mal, lorsque le cœur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle;
Que ma mere à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers:

B 4

J'appris sous une mere abandonnée, errante,
 A supporter l'exil & le sort des proscrits,
 L'accueil impéieux d'une Cour arrogante,
 Et la fausse pitié pire que les mépris.
 Dans un sort avili noblement élevée,
 De ma mere bientôt cruellement privée,
 Je me vis seule au monde, en proye à mon effroi,
 Roseau faible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
 Votre destin changea. Syracuse en allarmes
 Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
 Se reposa sur vous du destin de ses armes,
 Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
 Dans le sein paternel je me vis rappelée:
 Un malheur inouï m'en avait exilée;
 Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
 Vos mains de mon hymen allument le flambeau;
 Je fais quel intérêt, quel espoir vous anime:
 Mais de vos ennemis je me vis la victime:
 Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
 Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

A R G I R E.

Il sera fortuné: c'est à vous de m'en croire.
 Je vous aime, ma fille; & j'aime votre gloire.
 On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
 Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
 Osa me proposer de l'accepter pour gendre:
 Je vous donne au héros qui marche contre lui,
 Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
 Autrefois mon émule, à présent notre appui.

A M E N A Ï D E.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
 Mes vœux plus modérés la voudroient plus commune:

Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
N'eût point pour s'aggrandir dépouillé l'innocent. *

A R G I R E.

Du Conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrede une race étrangère:
Elle abusa long-temps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

A M E N A Ï D E.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrede est encor aimé dans Syracuse.

A R G I R E.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'illirie:
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa Patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

A M E N A Ï D E.

Pour jamais! lui, Tancrede? *

A R G I R E.

Oui, l'on craint sa présence.
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

A M E N A Ï D E.

Je ne le croyais pas. *
Ma mere avait pensé qu'il pouvait être encore

* Si on joue cette Tragédie dans les Provinces, l'Actrice représentant *Amenaïde* doit savoir que ces vers marqués * doivent être récités avec l'air & le ton d'une froideur contrainte.

L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure.
 Et lorsque dans ces lieux des Citoyens ingrats
 Pour ce fier Orbassan contre vous s'animerent,
 Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimerent,
 Tancrede aurait pour vous affronté le trépas.
 C'est tout ce que j'ai su.

A R G I R E.

C'est trop, Amenaïde:
 Rendez-vous aux conseils d'un pere qui vous guide;
 Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
 Solamir & Tancrede, & la Cour de Byzance
 Sont tous également en horreur à nos yeux.
 Votre bonheur dépend de votre complaisance.
 J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat:
 Je le servis injuste, & le chéris ingrat.
 Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure;
 Prenez mes sentiments: & devant que je meure,
 Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
 Je suis prêt à finir une vie orageuse:
 La vôtre doit couler sous les loix du devoir;
 Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

A M E N A Ï D E.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
 Je ne regrette point la Cour d'un Empereur.
 Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie;
 Mais pour en disposer attendez quelques jours.
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie;
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
 Il peut tomber; tout change: & ce héros peut-être
 S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

A R G I R E.

Comment? que dites-vous?

AMENAÏDE.

Cette témérité

Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
 Je fais que dans les Cours mon sexe plus flatté,
 Dans votre République a moins de liberté :
 A Byzance on le fert; ici la loi plus dure
 Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
 Les Musulmans altiers, trop long-temps vos vain-
 queurs,
 Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
 Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
 De tout ce que j'entends mon esprit est confus.
 J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
 La Loi ne peut plus rompre un nœud si légitime;
 La parole est donnée, y manquer est un crime.
 Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
 Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux;
 Tous les jours de ma vie ont été des orages.
 Dieu puissant! détournez ces funestes présages;
 Et puisse Amenaïde, en formant ces liens,
 Se préparer des jours moins tristes que les miens!

SCÈNE V.

AMENAÏDE *seule.*

TAncrede, cher amant! moi j'aurais la faiblesse
 De trahir mes serments pour ton persécuteur!
 Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
 Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
 Je pourrais...

SCENE VI.

AMENAÏDE, FANIE.

A M E N A Ï D E.

Viens, approche, ô ma chere Fanie:
 Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
 Orbassan par mon pere est nommé mon époux!

F A N I E.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
 J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force;
 Le sort n'eut point de traits, la Cour n'eut point d'a-
 morce

Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
 Quand la route par vous fut une fois choisie.
 Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
 Tancrede & Solamir touchés de vos appas,
 Dans la Cour des Césars en secret soupirerent:
 Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
 Celui qui de vos vœux devint le digne objet,
 Le sera pour jamais; & puisque dans Byzance
 Sur le fier Solamir il eut la préférence,
 Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
 Votre ame est trop constante.

A M E N A Ï D E.

Ah! tu n'en peux douter.
 On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage;
 C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
 Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.

Ecoute; dans ces murs Tancrede est regretté,
Le Peuple le chérit....

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son pere oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence:
A leurs seuls intérêts les Grands sont attachés;
Le Peuple est plus sensible.

AMENAÏDE.

Il est aussi juste.

FANIE.

Mais il est asservi: nos amis sont cachés;
Aucun n'ose parler pour ce proscriit auguste.
Un Sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMENAÏDE.

Oui, je fais qu'il peut tout quand Tancrede est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore:
Mais il est loin de vous.

AMENAÏDE.

Juste ciel, je t'implore!

(à Fanie)

Je me confie à toi; Tancrede n'est pas loin:
Et quand de l'écartier on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse & qu'on tremble à sa vue.
Tancrede est dans Messine,...

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous les yeux!

A M E N A Ï D E.

Il ne le fera pas, non, Fanie; & peut-être
Mes oppresseurs & moi nous n'aurons plus qu'un
maître.

Viens, je t'apprendrai tout, mais il faut tout
oser:

Le joug est trop honteux, ma main doit le briser.

La persécution enhardit ma faiblesse;

Le trahir est un crime; obéir est bassesse.

S'il vient, c'est pour moi seule, & je l'ai mérité:

Et moi, timide esclave, à son tyran promise,

Victime malheureuse indignement soumise,

Je mettrai mon devoir dans l'infidélité!

Non, l'amour à mon sexe inspire le courage:

C'est à moi de hâter ce fortuné retour;

Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,

Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE I.

AMENAÏDE *seule.*

Où porté-je mes pas ? d'où vient que je frissonne ?

Moi des remords ! qui ! moi ? le crime seul les donne.

Ma cause est juste. O cieux ! protégez mes desseins.

(à Fanie qui entre.)

Allons, rassurons nous, suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;

Mais je connais son zèle : il m'a toujours servi.

On doit tout quelquefois aux derniers des humains.

Né d'aïeux Musulmans chez les Syracusains,

Instruit dans les deux Loix, & dans les deux Langages,

Du camp des Sarrasins il connaît les passages,

Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins :

C'est lui qui découvrit, par une course utile,

Que Tancrede en secret a revu la Sicile ;

C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.

Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un Maure,

Dans Messine demain doit être avant l'aurore.

Des Maures & des Grecs les besoins mutuels
 Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
 Une correspondance à tous deux nécessaire;
 Tant la nature unit les malheureux mortels!

F A N I E.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrede,
 Ce nom si redoutable à qui tout autre cede,
 Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
 Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
 N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée.
 Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
 Vous avez su du moins le taire en écrivant.
 Au camp des Sarrafins votre lettre portée,
 Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
 Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
 Ne fut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
 Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.
 Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

A M É N A Ï D E.

Le Ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
 Il ramene Tancrede, & tu veux que je tremble?

F A N I E.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble!
 La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui;
 Tout son parti se tait; qui sera son appui?

A M É N A Ï D E.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
 Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
 Il les anime tous quand il vient à paraître.

F A N I E.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMENAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
 Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mere
 Nous unit l'un & l'autre à ses derniers moments;
 Que Tancrede est à moi; qu'aucune loi contraire
 Ne peut rien sur nos vœux & sur nos sentiments.
 Hélas! nous regrettons cette Isle si funeste,
 Dans le sein de la gloire & des murs des Césars.
 Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteste,
 Nous tournions tristement nos avides regards.
 J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
 Me gardât pour époux l'oppresser de Tancrede,
 Et que j'aurais pour dot l'exécration présent
 Des biens qu'un ravisseur enleve à mon amant.
 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
 Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice,
 Qu'il hâte son retour, & défende ses droits.
 Pour venger un héros je fais ce que jè dois.
 Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
 J'aime, je crains un pere, & respecte son âge;
 Mais je voudrais armer nos Peuples soulevés,
 Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
 D'un brave Chevalier sa conduite est indigne;
 Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
 Il croit d'un Peuple libre être le Protecteur!
 Il ordonne ma honte, & mon pere la signe!
 Et je dois la subir, & je dois me livrer
 Au maître impérieux qui pense m'honorer!
 Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
 Mais la plus exécration, & la plus impunie,

C

Est celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jetté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrede même est aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le fais, mon esprit en fut épouvané;
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le fais, un héros intrépide:
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le Peuple elle paraît dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrede; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjugaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers;

L'honneur avait uni tous ces grands Chevaliers;
 Chez les seuls ennemis ils portaient les allarmes;
 Et le peuple amoureux de leur autorité,
 Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.
 Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
 Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
 Toujours en défiance, & toujours orageux,
 Qui lui-même se craint, & que le Peuple abhorre.
 Je ne fais si mon cœur est trop plein de ses feux;
 Trop de prévention peut-être me possède,
 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrede:
 La foule des humains n'existe point pour moi;
 Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
 Et tous les ennemis irritent ma colere.

SCENE II.

AMENAÏDE, FANIE, *sur le devant.*
 ARGIRE, les Chevaliers, *au fond.*

ARGIRE.

Chevaliers, je succombe à cet excès d'horreur.
 Ah! j'espérais du moins mourir sans deshonneur.
 (*à sa fille, avec des sanglots mêlés de colere.*)
 Retirez-vous, sortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je! vous? mon pere?

ARGIRE.

Moi, ton pere! est-ce à toi de prononcer ce nom,

Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

A M E N A Ï D E (*faisant un pas appuyée sur Fanie.*)

Je suis perdue!...

A R G I R E .

Arrête.... ah! trop chere victime,

Qu'as-tu fait?...

A M E N A Ï D E (*pleurant.*)

Nos malheurs....

A R G I R E .

Pleures-tu sur ton crime?

A M E N A Ï D E .

Je n'en ai point commis.

A R G I R E .

Quoi! tu démens ton seing?

A M E N A Ï D E .

Non....

A R G I R E .

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
 Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre:
 Ma fille! il est donc vrai? tu n'oses me répondre!
 Laisse au moins dans le doute un pere au désespoir.
 J'ai vécu trop long-temps, ... qu'as-tu fait?....

A M E N A Ï D E .

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle!
 Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
 Laisse-moi, malheureuse! ôte-toi de ces lieux:
 Vas, fors, une autre main saura fermer mes yeux.

AMENAÏDE (*sort presque évanouie entre les
 bras de Fanie.*)

Je me meurs!...

SCÈNE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

MEs amis, dans une telle injure,
 Après son aveu même, après ce crime affreux,
 Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux.
 Je dois tout à l'Etat, mais tout à la nature.
 Vous n'exigerez pas qu'un pere malheureux
 A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
 Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
 Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort,
 Vous ne le voulez pas, c'est un barbare effort:
 La nature en frémit, & j'en suis incapable.

L O R E D A N.

Nous plaignons tous, Seigneur, un pere respectable;
 Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir;
 Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
 L'esclave la portait au camp de Solamir;

C 3

Après de ce camp même on a surpris le traître;
 Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
 Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître :
 L'Etat était perdu. Nos dangers, nos serments,
 Ne souffrent point de nous de vains ménagements.
 Les Loix n'écourent point la pitié paternelle;
 L'Etat parle, il suffit.

A R G I R E.

Seigneur, je vous entends.
 Je fais ce qu'on prépare à cette criminelle;
 Mais elle était ma fille, & voilà son époux.
 Je cede à ma douleur, je m'abandonne à vous.
 Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*il sort.*)

S C E N E IV.

L E S C H E V A L I E R S.

C A T A N E.

DÉja de la saisir l'ordre est donné par nous.
 Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
 Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
 L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
 Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
 Mais telle est parmi nous la Loi de l'Hyménée;
 C'est la Religion lâchement profanée,
 C'est la Patrie enfin que nous devons venger.
 L'infidelle en nos murs appelle l'Etranger!
 La Grece & la Sicile ont vu des Citoyennes,
 Renonçant à leur gloire, au titre de Chrétiennes,
 Abandonner nos Loix pour ces fiers Musulmans,

Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans :
Mais que d'un Chevalier la fille respectée,

(à Orbassan.)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel !
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

L O R E D A N.

Je l'avoue en tremblant ; sa mort est légitime.
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime.
On fait de Solamir l'espérance ambitieuse,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste :
Regnez dans nos Etats ! Ces mots trop odieux
Nous révelent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;
Il nous ferait rougir. Quel est le Chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hazarder sa gloire à la justifier ?

C A T A N E.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure ;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

O R B A S S A N.

Il me consterne, au moins : on approche ; c'est
elle,

C 4

Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats.
 Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense;
 Laissez-moi lui parler.

S C E N E V.

Les Chevaliers *sur le devant*, AMENAÏDE *au fond entourée de Gardes.*

A M E N A Ï D E *dans le fond.*

O Céleste puissance!
 Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux.
 Grand Dieu ! vous connaissez l'objet de tous mes vœux,
 Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

C A T A N E.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

O R B A S S A N.

Oui, je le veux.

C A T A N E.

Sortons : parlez-lui, mais songez
 Que les loix, les autels, l'honneur sont outragés;
 Syracuse à regret exige une victime.

O R B A S S A N.

Je le fais comme vous : un même soin m'anime.
 Eloignez-vous, soldats.



SCÈNE VI.

AMENAÏDE, ORBASSAN,

AMENAÏDE.

QU'osez-vous attenter?
 A mes derniers moments venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusques-là ne peut être avilie.
 Je vous donnais ma main, je vous avais choisie;
 Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
 Je ne fais si mon cœur s'en souviendrait encore,
 Ou s'il est indigné d'avoir connu des loix;
 Mais il ne peut souffrir ce qui le deshonore.
 Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
 Pour un Chef étranger, pour un chef ennemi,
 Pour un de ces Tyrans que notre culte abhorre;
 Ce crime est trop indigne, il est trop inoui:
 Et pour vous, pour l'Etat, & surtout pour ma gloire,
 Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
 Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux:
 Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
 Ma gloire est offensée, & je prends sa défense.
 Les loix des Chevaliers ordonnent ces combats;
 Le Jugement de Dieu ^(a) dépend de notre bras;
 C'est le glaive qui juge, & qui fait l'innocence.
 Je suis prêt.

(a) On fait assez qu'on appellait ces combats le Jugement de Dieu.

T A N C R E D E,
A M E N A Ï D E.

Vous?

O R B A S S A N.

Moi seul : & j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un cœur qui m'était dû, me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur;
Si votre aversion fuyait mon hymenée :
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née,
La vertu s'affermir par un remords heureux;
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour,) un sentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des sermens solempnels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels:
A ma franchise altière il faut parler sans feinte;
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras est armé;
Je peux mourir pour vous; mais je dois être aimé.

A M E N A Ï D E.

Dans l'abyme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance;
Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,

Mon dernier sentiment est de vous estimer.

Connaissez-moi : sachez que mon cœur vous offense;
 Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays;
 Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
 Mon ame envers la vôtre est assez criminelle;
 Sachez qu'elle est ingrate, & non pas infidelle..
 Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
 Accepter un combat pour ma cause entrepris.
 Je fais de votre loi la dureté barbare,
 Celle de mes Tyrans, la mort qu'on me prépare.
 Je ne me vante point du fastueux effort
 De voir sans m'allarmer les apprêts de ma mort;
 Je regrette la vie, elle dut m'être chere;
 Je pleure mon destin, je gémiss sur mon pere.
 Mais, malgré ma faiblesse, & malgré mon effroi,
 Je ne peux vous tromper; n'attendez rien de moi.
 Je vous parais coupable après un tel outrage;
 Mais ce cœur, croyez-moi, le ferait davantage,
 Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
 Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
 De vous, pour mon époux, ni pour mon Chevalier.
 J'ai prononcé; jugez, & vengez votre offense;

O R B A S S A N.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
 A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
 A l'oublier. Mon bras prenait votre défense,
 Mais quitte envers ma gloire aussi-bien qu'envers vous,
 Je ne suis plus qu'un Juge à son devoir fidele,
 Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.



SCENE VII.

AMENAÏDE, Soldats dans l'enfoncement.

J'Ai donc dicté l'arrêt, ... & je me sacrifie!
 O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
 Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
 Je suis donc condamnée! Oui, je le suis pour toi.
 Allons, je l'ai voulu. Mais tant d'ignominie;
 Mais un pere accablé dont les jours vont finir!
 Des liens, des bourreaux, ces apprêts d'infamie!
 O mort, affreuse mort! puis-je vous soutenir!
 Tourments, trépas honteux, tout mon courage
 cede.

.... Non, il n'est point de honte en mourant pour
 Tancrede.

On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
 Quoi! je meurs en coupable! un pere! une patrie!
 Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flétrie;
 Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
 Que mon seul témoignage, & la voix de mon cœur!
 (*à Fanie qui entre.*)

Quels moments pour Tancrede! O! ma chere Fanie,
 (*Fanie lui baise la main en pleurant, & Amenaïde
 l'embrasse.*)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

F A N I E.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

A M E N A Ï D E.

Ah! je vois s'avancer ces monstres odieux....

*(Les Gardes qui étaient dans le fond s'avancent
pour l'emmener.)*

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers sentiments, & mes derniers adieux,
Fanie; il apprendra si je mourus fidelle;
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux:
Il pourra me venger: ma mort est moins cruelle.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

TANCREDE, *suiwi de deux Ecuyers qui portent sa lance, son écu, &c.* ALDAMON.

TANCREDE,

A Tous les cœurs bien nés que la Patrie est chere!
 Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
 Cher & brave Aldamon, digne ami de mon pere,
 C'est toi dont l'heureux zele a servi mon retour;
 Que Tancrede est heureux! que ce jour m'est prospere!
 Tout mon fort est changé. Cher ami, je te dois
 Plus que je n'ose dire, & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
 Et c'est trop relever un fort tel que le mien;
 Je ne suis qu'un soldat, un simple Citoyen....

TANCREDE.

Je le suis comme vous : les Citoyens sont freres.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
 Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
 J'admire d'assez près votre haute vertu;
 C'est là mon seul mérite: élevé par mes maîtres,

Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
.... Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je suis banni!
.... Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce Palais antique où son pere réside.
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants Chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les loix du Peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerriere annonce aux Nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses Ecuyers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(*Les Ecuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.*)

Conservez ma devise, elle est chere à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés : c'est *l'amour & l'honneur.*

Lorsque les Chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un Guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(*à Aldamon.*)

Quel est leur chef, ami?

A L D A M O N.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCREDE (*à part.*)

Pere d'Aménaïde!...

A L D A M O N.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité;
On respecte son rang, son nom, sa probité:
Mais l'âge l'affaiblit; Orbassan lui succede.

TANCREDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresséur de Tancrede!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un pere trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,

Que

Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

A L D A M O N.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la Ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux fort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre:
On vous y persécute; ils sont affreux pour moi.

T A N C R E D E.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle:
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle,
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

A L D A M O N.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelqu'accès.
On y voit avec joye, on accueille, on honore,
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au Ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.



SCENE II.

TANCREDE, Ses Ecuyers *au fond.*

IL fera favorable : & ce Ciel qui me guide,
 Ce Ciel qui me ramene aux pieds d'Amenaïde,
 Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
 Au véritable amour, au véritable honneur,
 Ce Ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
 Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
 Amenaïde m'aime, & son cœur me répond
 Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
 Loin des camps des Césars, & loin de l'Illyrie,
 Je viens enfin pour elle au sein de ma Patrie,
 De ma Patrie ingrate, & qui dans mon malheur
 Après Amenaïde est si chère à mon cœur.
 J'arrive ici; un autre l'obtiendrait de son pere!
 Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
 Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
 Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
 Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
 A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
 Qui des plus grands Héros serait la récompense,
 Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
 Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
 Après mon trépas même elle serait fidelle;
 L'oppresseur de mon sang ne peut regner sur elle:
 Oui, ton cœur m'est connu; je n'en redoute rien,
 Ma chere Amenaïde, il est tel que le mien,
 Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.



SCÈNE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu fors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, conduis
mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.

Après les attentats que ce jour a produits,

Je n'y puis demeurer, tout obscur que j'é suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime.

La gloire vous attend aux tentes des Césars;

Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts.

Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!

Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaide?

D 2

T A N C R E D E,

A L D A M O N.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

T A N C R E D E.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son pere & mon persécuteur!

A L D A M O N.

Son pere a ce matin signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée....

T A N C R E D E.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

A L D A M O N.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

T A N C R E D E.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un Héros méprise.
Amenaïde, ô Ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

A L D A M O N.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le Ciel irrité vient de lancer sur vous.

T A N C R E D E.

Acheve donc, cruel, de m'arracher la vie,
Acheve, parle, hélas!

A L D A M O N.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,

Le flambeau de l'Hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie.
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux;
L'infidelle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre Nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!... dans Byzance il soupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses serments & mon cœur;
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle,
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce secret horrible est par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie & l'imposture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie.

D 3

Chez les Républicains, comme à la Cour des Rois,
 Argire fut long-temps accusé par sa voix;
 Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
 Ou ce monstre odieux regne dans Syracuse.
 Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons,
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
 De l'esprit de parti je fais quelle est la rage;
 L'auguste Amenaïde en éprouve l'outrage.
 Entrons : je veux la voir, l'entendre & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez, il faut donc tout vous dire:
 On l'arrache des bras du malheureux Argire,
 Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,

Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCREDE,

Amenaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
 Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
 On pleure; mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCREDE.

Amenaïde! ô Cieux!... crois-moi, ce sacrifice,
 Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le Peuple au Tribunal précipite ses pas;
 Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide,
 Et d'un cruel spectacle indignement avide,
 Turbulent, curieux avec compassion,
 Il s'agité en tumulte autour de la prison.
 Etrange empressement de voir des misérables!
 On hâte en gémissant ces moments formidables.
 Ces portiques, ces lieux, que vous voyez déserts,
 De nombreux Citoyens seront bientôt couverts.
 Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable
 Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de
 pleurs?
 Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est ce malheureux pere...

TANCREDE.

Retire-toi, surtout ne me découvre pas!
 Que je le plains!



SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la Scene*, TANCREDE *sur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas;
O mort! viens me frapper, c'est ma seule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excusez un de ces Chevaliers
Qui contre le Croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes Guerriers.
Je venais, pardonnez dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler,
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCREDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémissant de vous interroger,
Malheureux comme vous. Ah! par pitié, de grace,

Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai? votre fille! est-il possible?

ARGIRE.

Hélas!

Il est trop vrai, bientôt on la mene au trépas.

TANCREDE.

Elle est coupable?

ARGIRE (*avec des soupirs & des pleurs.*)

Elle est la honte de son pere.

TANCREDE.

Votre fille! Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Amenaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable? ô jour! ô détestables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespere,
Ce qui creuse ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, & qu'elle est sans remords.
Aussi, nul Chevalier ne cherche à la défendre:
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et malgré notre usage antique & solennel,
Si vanté dans l'Europe, & si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente:
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCREDE.

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille:
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter : qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Amenaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur; c'est le Ciel, c'est Dieu qui vous
envoie.
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joye;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance?

Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE,
Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (à Argire,)

L'Etat est en danger; songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible, à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.

(montrant Tancrede.)

Ce brave Chevalier y guidera mes pas;
Et malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma Patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups.



Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare;
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces moments cruels.
Ma place me retient, & mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un Peuple téméraire;
L'inexorable loi ne fait rien ménager:
Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient, éloignez-vous,

TANCREDE (*à Argire.*)

Non, demeurez, mon pere.

ORBASSAN.

Eh qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.



SCENE VI.

La Scene s'ouvre : on voit AMENAÏDE au milieu des Gardes; les Chevaliers, le Peuple remplissent la place.

ARGIRE (à Tancrede.)

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets, ...c'est ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels moments pour tous trois!

AMENAÏDE.

O justice suprême!

Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable.
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.

Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce Ciel qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offensais un pere, il a forcé mes vœux.
J'offensais Orbassan, qui, fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez : mais écoutez; sachez tout mon malheur.

Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes sans peur
Et vous, mon pere, & vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice

(*appercevant Tancrede.*)

Aurait pu... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est ce lui? ... je me meurs.

(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

T A N C R E D E.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe, arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, Citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son Chevalier. Ce pere infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes Chevaliers, c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts. ...
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.

(*il jette son gantelet sur la Scene.*)

L'oses-tu relever?

O R B A S S A N.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur:
(*il fait signe à son Ecuyer de ramasser le gage de
bataille.*)

Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
 Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
 Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
 Et daigner te punir de m'oser défier.
 Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
 Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
 Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein;
 Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
 Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
 Qu'Amenaïde ici ne soit plus prisonnière,
 Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
 Vous, sachez, Compagnons, qu'en quittant la carrière,
 Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
 D'un combat singulier la gloire est périssable,
 Mais servir la Patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, Chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
 L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

ARGIRE *sur le devant.* AMENAÏDE *au fond, à qui l'on a été les fers.*

AMENAÏDE *(revenant à elle.)*

Ciel! que deviendra-t-il? si l'on fait sa naissance,
 Il est perdu.

Ma fille....

AMENAÏDE *appuyée sur Fanie, & se retournant vers son pere.*

Ah! que me voulez-vous?

Vous m'avez condamnée.

A R G I R E .

O destins en courroux!

Voulez-vous, ô mon Dieu, qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grace? Ah! je tremble & j'espère.
Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

A M E N A Ï D E .

Avec les yeux d'un pere.

Votre fille est encor au bord de son tombeau;
Je ne fais si le Ciel me sera favorable;
Rien n'est changé: je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes pere, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici les yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cause est si belle, & qu'on ne connaît pas.

A R G I R E .

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux pere avancez le trépas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÈNE I.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers,
Marche guerrière, on porte les armes de Tancrede devant lui.

LOREDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre & fatale;
Vous nous avez privés d'un brave Chevalier,
Dont le cœur à l'Etat se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale:
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

TANCREDE.

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort;
Il emporte au tombeau mon secret & ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine:
Si je peux vous servir, qu'importe qui je sois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître;
Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire.
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez;

E

Rendez-nous le Héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

T A N C R E D E.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; & Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat;
Je le hais plus que vous mais quoi qu'il en puisse
être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

C A T A N E.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance.
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

T A N C R E D E.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
J'en veux point, Seigneurs, & cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous servir, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra; c'est-là tout mon espoir.

L O R E D A N.

C'est celui de l'Etat; déjà le temps nous presse:
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; & vous qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang Musulman tout prêts à nous plonger,

Tout autre sentiment nous doit être étranger ;
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la Patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne, ou non, je lui donne ma vie.
(*Les Chevaliers sortent.*)

SCÈNE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la Beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh ! quoi, pour la servir vous cherchez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle ?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite,
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

E 2

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai; je l'ai dû.
 Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
 Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
 Et l'eusse-je aimé moins, comment l'abandonner?
 J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
 Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrede expire.
 Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
 Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
 A quel excès, ô ciel, je lui fus asservi!
 Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
 Je pensais adorer la vertu la plus pure;
 Je croyais les serments, les Autels moins sacrés,
 Qu'une simple promesse, un mot d'Amenaide...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
 A la proscription vos jours furent livrés,
 Sa loi vous persécute, & l'amour vous outrage.
 Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
 Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
 Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
 L'image des vertus que je crus voir en elle!
 Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
 Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
 Odieuse, coupable ... & peut-être adorée!
 Toi qui ffais mon destin jusqu'au dernier moment
 Ah! s'il étoit possible, ah! si tu pouvais être
 Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
 Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier;

Ma faiblesse est affreuse : il la faut expier.
Ah ! mourons, s'il se peut, sans nous occuper d'elle.

A L D A M O N.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle :
L'Univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;
La calomnie y regne.

T A N C R E D E.

Ah ! tout est avéré ;
Tout est approfondi dans cet affreux mystère.
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix :
Hélas ! peut-il osé s'il n'avait pas su plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur ;
En vain j'avais douté : je dois en croire un père.
Le père le plus tendre est son accusateur ;
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse :
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur,
Puissiez-vous vivre en maître aux murs de Syracuse,
Et regner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur !
Mon malheur est certain.

A L D A M O N.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrante à ce point avilie.

T A N C R E D E.

Et pour comble d'horreur elle a cru s'honorer,
Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie !
Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,

E 3

Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
 Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
 Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
 Qui vivons à ses pieds, & qui mourons pour lui!
 Ma fierté suffirait dans une telle injure,
 Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs
 Chevaliers.

CATANE.

NOs Chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux:
 Je vous suis; c'en est fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAÏDE, ALDA-
 MON, FANIE, Chevaliers.

AMENAÏDE (*arrivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire!
 Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
 (*Tancrede la releve, mais en se détournant.*)
 Ce n'est point m'abaisser; & mon malheureux pere

A vos pieds comme moi va tomber devant vous.
 Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
 Qui pourra condamner ma juste impatience?
 Je m'arrache à ses bras : mais ne puis-je, Seigneur,
 Me permettre ma joye & montrer tout mon cœur?
 Je n'ose vous nommer, & vous baissez la vue.
 Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
 Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour!
 Vous êtes consterné, mon ame est confondue;
 Je crains de vous parler; quelle contrainte, hélas!
 Vous détournez les yeux, vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)

Retournez, consolez ce vieillard que j'honore,
 D'autres soins plus pressants me rappellent encore;
 Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
 J'en ai reçu le prix, je n'ai point d'autre espoir;
 Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être,
 Mon cœur vous en dégage, & le vôtre est le maître
 De pouvoir à son gré disposer de son sort.
 Vivez heureuse.... & moi je vais chercher la mort.

S C E N E V.

AMENAÏDE, FANIE.

A M E N A Ï D E.

VEillé-je? & du tombeau suis-je en effet sortie?
 Est-il vrai que le Ciel m'ait rendue à la vie?
 Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
 Ce que je viens d'entendre, ô ma chere Fanie,

E 4

Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AMENAÏDE.

Est-ce Tancrede, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altiere, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler!
Fanie, avec horreur il voyait son amante!
Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrede? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colere;
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux : mais il cachait ses pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'Univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire;
Seul objet de mes vœux il est mon seul appui.
Je mourais, je le fais, sans lui, sans sa victoire:
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine;
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,

Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
 Ce silence si fier, si grand, si généreux,
 Qui dérobaît Tancrede à l'injuste vengeance
 De vos communs Tyrans armés contre vous deux.
 Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
 Le préjugé l'emporte; & l'on croit l'apparence.

A M E N A Ï D E.

Lui me croire coupable!

F A N I E.

Ah! s'il peut s'abuser,
 Excusez un amant.

AMENAÏDE (*reprenant sa fierté & ses forces.*)

Rien ne peut l'excuser.

.... Quand l'Univers entier m'accuserait d'un crime,
 Sur son jugement seul un grand homme appuyé
 A l'Univers séduit opposé son estime.

Il aura donc pour moi combattu par pitié!

Cet opprobre est affreux, & j'en suis accablée.

Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée:

Et c'est lui qui m'outrage, & m'ose soupçonner!

C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner.

Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée;

Ils resteront gravés dans mon ame offensée:

Mais s'il a pu me croire indigne de sa foi;

C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.

Ah! de tous mes affronts, c'est le plus grand peut-être.

F A N I E.

Mais il ne connaît pas....

A M E N A Ï D E.

Il devait me connaître;

Il devait respecter un cœur tel que le mien;
 Il devait présumer qu'il était impossible
 Que jamais je trahisse un si noble lien.
 Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
 Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
 Moins soupçonneux sans doute, & sur-tout plus
 sensible.

Je renonce à Tancrede, au reste des mortels:
 Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
 Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
 En oubliant Tancrede, oubliera tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAÏDE, Suite.

ARGIRE (*soutenu par ses Ecuyers.*)

MEs amis, avancez, sans plaindre mes tourments.
 On va combattre, allons, guidez mes pas
 tremblants.

Ne pourrai-je embrasser ce Héros tutélaire?
 Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMENAÏDE (*plongée dans sa douleur, appuyée
 d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié
 vers son pere.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
 Un Héros en ces lieux opprimé par mon pere,
 Que je n'osais nommer, que vous aviez pros crit,
 Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
 Le dernier rejetton d'une famille auguste,

Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste,
En un mot, c'est Tancrede.

ARGIRE.

O Ciel! que m'as-tu dit?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrede!

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrede, qu'opprima notre Sénat barbare?

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O Juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugements sont injustes & vains!
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAÏDE.

Je peux me plaindre à vous, je le fais, ... mais, mon
pere,

Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur défolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrede.

ARGIRE.

A lui par qui je vis?
A qui je dois tes jours?

AMENAÏDE.

Ils sont trop avilis;
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère.
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie:
Venez, que votre voix parle & me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi, rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins
terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez;
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les
donne:
Faudra-t-il que deux fois mon pere m'abandonne?

A R G I R E.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
 J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
 Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
 Crains les égarements de ton ame éperdue:
 Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
 Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,
 Marche avec les Héros & s'en distingue à peine;
 Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

A M E N A Ï D E.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles!
 Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
 Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horreur,
 Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
 Quoi ces affreuses loix dont le poids vous opprime,
 Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
 Elles auront permis qu'aux yeux des Citoyens
 Votre fille ait paru dans d'infâmes liens;
 Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
 J'accompagne mon pere & défende ma gloire?
 Et le sexe en ces lieux conduit aux échafauds,
 Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
 L'injustice à la fin produit l'indépendance.
 Vous frémissez, mon pere, ah! vous deviez frémir,
 Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
 Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
 Contre le seul mortel qui prend votre défense;
 Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

A R G I R E.

Vas, c'est trop accabler un pere déplorable;
 N'abuse point du droit de me trouver coupable:
 Je le suis, je le sens, je me sus condamné.

Ménage ma douleur, & si ton cœur encore
 D'un pere au désespoir ne s'est point détourné,
 Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
 Je vais joindre Tancrede, & tu n'en peux douter.
 Vous, observez ses pas.

SCENE VII.

AMENAÏDE *seule.*

QUI pourra m'arrêter?
 Tancrede, qui me hais, & qui m'as outragée,
 Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
 Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
 Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
 En recevoir les coups, en garantir ta tête,
 Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois,
 Punir ton injustice en expirant pour toi,
 Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,
 Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
 De ma haine trop juste, & laisser, à ma mort,
 Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
 L'éternel repentir d'un crime irréparable,
 Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCÈNE I.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des Soldats *portant des trophées.* Le Peuple *dans le fond.*

L O R E D A N.

Allez & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre
encens;

C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges,
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent Peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées,
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du Croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre,
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'Univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire.
Que le bonheur public apaise ses douleurs;
Pussions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'Etat heureux quand le pere soupire!

Mais pourquoi ce Guerrier, ce Héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,

Avec nos Chevaliers n'est-il point revenu ?
 Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
 Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
 Nous sommes assez grands pour être sans envie.
 Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

(à Catane.)

Seigneur, il a long-temps combattu près de vous ;
 D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
 Il ne partage point l'allégresse commune ?

C A T A N E .

Apprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
 Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
 Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
 Où nos fiers ennemis osaient nous résister :
 Je l'ai vu courir seul & se précipiter.
 Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
 Inaltérable & calme au milieu du carnage,
 Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
 Un désespoir affreux égarait sa valeur ;
 Sa voix entrecoupée & son regard farouche
 Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
 Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
 Le nom d'Amenaïde échappait de sa bouche ;
 Il la nommait parjure, & malgré ses fureurs,
 De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs :
 Il cherchait à mourir, & toujours invincible ;
 Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
 Tout céda à nos coups, & sur-tout à son bras.
 Nous revenions vers vous conduits par la victoire :
 Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
 Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
 Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
 Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'élançe

Aussi

Aussi rapidement qu'il avait combattu.
 C'est pour jamais, dit-il: ces mots nous laissent croire
 Que ce grand Chevalier, si digne de mémoire,
 Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
 Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
 Mais dans le même instant je vois Amenaïde,
 Je la vois éperdue au milieu des Soldats,
 La mort dans les regards, pâle, défigurée;
 Elle appelle Tancrede, elle vole égarée;
 Son pere en gémissant suit à peine ses pas.
 Il ramene avec nous Amenaïde en larmes;
 C'est Tancrede, dit-il, ce Héros dont les armes
 Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
 Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Amenaïde,
 C'est lui que ce matin d'une commune voix
 Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide:
 C'est ce même Tancrede exilé par nos loix.
 Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reste:

L O R E D A N.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir;
 Persister dans sa faute est horrible & funeste.
 Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
 On condamna souvent la vertu, le mérite;
 Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.



SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAÏDE
dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut secourir, il les faut délivrer;
Tancrede est en péril, trop de zele l'excite;
Tancrede s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis:
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrede à ma fille innocente.

L O R E D A N.

C'est nous en dire trop; le temps est cher, volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

OCiel! tu prends pitié d'un pere qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux Libérateur qui nous a tous vengés!
(*Amenaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître;

J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés,
Je les termine enfin; Tancrede va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

A M E N A Ï D E.

Je me consolerai quand je verrai Tancrede;
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,
Aura plus de justice, & sera sans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

A R G I R E.

Je ressens ton état: sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures;
Je fais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste; il est vrai. Mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrede en ces lieux abhorrés:
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré,
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire & de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir:
Il faut plus au Héros; il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre espérance.
C'est ce que fait Tancrede, il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidele;
Le Peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrede va sortir de son erreur cruelle:
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

A M E N A Ï D E.

Et ce mot n'est pas dit.

Que m'importe à présent ce Peuple & son outrage,
 Et sa faveur crédule, & sa pitié volage,
 Et la publique voix que je n'entendrai pas?
 D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
 Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
 Que de vivre un moment sans en être estimée.
 Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
 Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
 Ma mere au lit de mort a reçu nos promesses;
 Sa dernière priere a béni nos tendresses;
 Elle joignit nos mains qui fermerent ses yeux;
 Nous jurâmes par elle, à la face des Cieux,
 Par ses Manes, par vous, vous, trop malheureux pere,
 De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
 De former nos liens dans vos bras paternels.
 Seigneur, les échafauds ont été nos autels:
 Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
 Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
 Voilà mon sort.

A R G I R E.

Eh bien! ce sort est réparé,
 Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

A M E N A Ï D E.

Je crains tout.

S C E N E IV.

ARGIRE, AMENAÏDE, FANIE.

F A N I E.

Partagez l'allégresse publique,
 Jouissez plus que nous de ce prodige unique.

Tancrede a combattu ; Tancrede a dissipé
 Le reste d'une armée au carnage échappé ;
 Solamir est tombé sous cette main terrible,
 Victime dévouée à notre Etat vengé,
 Au bonheur d'un Pays qui devient invincible,
 Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
 La prompte renommée en répand la nouvelle ;
 Ce Peuple ivre de joye, & volant après lui,
 Le nomme son Héros, sa gloire, son appui,
 Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
 Un seul de nos guerriers, Seigneur l'avait suivi ;
 C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
 Lui seul a partagé ses exploits incroyables :
 Et quand nos Chevaliers dans un danger si grand,
 Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
 Tancrede avait tout fait ; il était triomphant.
 Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
 On l'éleve au-dessus des Héros de la France,
 Des Rolands, des Lysois, dont il est descendu.
 Venez voir mille mains couronner sa vertu ;
 Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
 Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
 Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;
 Et Tancrede à vos vœux est pour jamais rendu.

A M E N A Ï D E.

Ah ! je respire enfin ; mon cœur connaît la joye.
 Ah ! mon pere, adorons le Ciel qui me renvoye,
 Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
 De combien de tourmens sa bonté me délivre !
 Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre,
 Mon bonheur est au comble ; Hélas ! il m'est bien dû.
 Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,
 Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.

Oppresseurs de Tancrede, Ennemis, Citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

A R G I R E.

Oui, le Ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, où je vois le fidele Aldamon,
Qui suivait seul Tancrede & secondait ses armes:
C'est lui, c'est ce Guerrier si cher à ma Maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

S C E N E V.

ARGIRE, AMENAÏDE, ALDAMON,
FANIE.

A M E N A Ï D E.

Parlez, cher Aldamon, Tancrede est donc vain-
queur?

A L D A M O N.

Sans doute, il l'est, Madame.

A M E N A Ï D E.

A ces champs d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

A L D A M O N.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

A M E N A Ï D E.

Qu'entends-je? Ah malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce Héros fidele.

AMENAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumiere eclaire encor ses yeux,
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, & de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa derniere pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMENAÏDE (*revenant à elle.*)

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher.... ô Tancrede! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te fuivre;
J'obéirai.... donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministere.

AMENAÏDE.

O mes yeux! lisez-vous ce sanglant caractere!
Le pourrai-je? il le faut, c'est mon dernier effort.

(Elle lit.)

Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos
coups.

F 4

J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
 Vous avoir conservé & la gloire & la vie.
 Eh bien, mon pere!

(elle se rejette dans les bras de Fanie.)

A R G I R E.

Enfin, les destins désormais
 Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits:
 Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.
 Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
 Ma chere Amenaïde! avant que de quitter
 Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
 Que j'apprenne du moins à ma triste Patrie
 Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
 Que dans l'horrible excès de ma confusion,
 J'apprenne à l'Univers à respecter ton nom.

A M E N A Ï D E.

Eh! que fait l'Univers à ma douleur profonde?
 Que me fait ma Patrie & le reste du monde?
 Tancrede meurt.

A R G I R E.

Je cede aux coups qui m'ont frappé.

A M E N A Ï D E.

Tancrede meurt, ô Ciel! sans être détrompé!
 Vous en êtes la cause, ah! devant qu'il expire, ...
 Que vois-je! mes Tyrans!



SCÈNE DERNIÈRE.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAÏDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE dans le fond porté par des Soldats.

LOREDAN.

O Malheureux Argire!

O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave Chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en Héros.
De ce sang précieux versé pour la Patrie
Nos secours empressez ont suspendu les flots;
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encore s'arrêter pour voir Amenaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrede vers Amenaïde, presqu'évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se retourne avec horreur vers Loredan, dit:)

Barbare, laisse-là ton remords odieux:

(puis courant à Tancrede & se jettant à ses pieds.)

Tancrede, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
 C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
 Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis.
 Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis;
 Honore d'un regard ton épouse fidelle.

(*il la regarde.*)

.... C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!
 De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
 Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE (*se soulevant un peu.*)

Ah! vous m'aviez trahi!

A M E N A Ï D E.

Qui! moi? Tancrede!

ARGIRE (*se jettant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrede, puis se relevant.*)

Hélas! ma fille infortunée,
 Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
 Et nous la punissions de te garder sa foi.
 Nous fumes tous cruels, envers elle, envers toi.
 Nos loix, nos Chevaliers, un tribunal auguste;
 Nous avons failli tous; elle seule était juste.
 Son écrit malheureux qui nous avait armés,
 Cet écrit fut pour toi, pour le Héros qu'elle aime;
 Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Amenaïde! ô Ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

A M E N A Ï D E.

Vas, j'aurais en effet mérité mon supplice,
 Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,

Si j'avais un moment cessé de t'adorer;
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE (*en reprenant un peu de force, &
élevant la voix.*)

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

A M E N A Ï D E.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure af-
reuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah! Tancrede!

T A N C R E D E.

Vos pleurs devraient me consoler.
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente:
A sa tremblante main joignez ma main sanglante;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux;
Soyez mon pere.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouse chérie!

T A N C R E D E.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma Patrie,
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,

De toutes deux aimé, j'ai rempli tous mes vœux.
Ma chere Amenaide!

A M E N A Ï D E.

Eh bien!

TANCREDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant, & jurez-moi de vivre.
(*il retombe.*)

C A T A N E.

Il expire & nos cœurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard....

AMENAÏDE (*se jettant sur le corps de Tancrede.*)

Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans, qui lui coûtez la vie!
(*elle se releve & marche.*)

Que l'enfer engloutisse, & vous, & ma Patrie!
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix.
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!
(*elle se rejette sur le corps de Tancrede.*)

Tancrede, cher Tancrede!
(*elle se releve en fureur.*)

Il meurt, & vous vivez!
Vous vivez, je le suis, je l'entends, il m'appelle,
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.
(*elle tombe dans les bras de Fanie.*)

A R G I R E.

Ah, ma fille!

AMENAÏDE (*égarée & le repoussant.*)

Arrêtez, ... vous n'êtes point mon pere;
 Votre cœur n'en eut point le sacré caractere.
 Vous fûtes leur complice; ... Ah! pardonnez, hélas!
 Je meurs en vous aimant, ... j'expire entre tes bras,
 Cher Tancrede.

(*elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

Ô! ma fille! ô ma chere Fanie!
 Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

F I N.



A MR. LE MARQUIS
ALBERGATI CAPACELLI,
SÉNATEUR DE BOLOGNE.

*Au Château de Ferney en Bourgogne,
23 Décembre 1760.*

MONSIEUR,



Ous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes Arts; & ces beaux Arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez : ce sont eux qui lient les ames bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux Seigneurs de vos belles Villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter sur des Théâtres élevés avec goût, tantôt des Ouvrages dramatiques Italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les Princes des Maisons les plus augustes & les plus puissantes; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former



les mœurs, & pour les polir; c'est-là le chef-d'œuvre de la Société : car, Monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux Arts mécaniques, & que leur temps est heureusement occupé, les Grands & les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu & que l'oisiveté.

Vous êtes, Monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre Ville de Bologne, cette mere des sciences. Vous avez représenté à la campagne sur le Théâtre de votre Palais, plus d'une de nos Pièces Françaises, élégamment traduites en vers Italiens; vous daignez traduire actuellement la Tragédie de *Tancrede*: & moi qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une Pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, & que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la Comédie Italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avons adoptées sur quelques Théâtres de Paris. Une chose m'a frappé sur-tout dans les Pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet & l'intrigue de la Pièce, & qui prouve que ce sujet & cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages & plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie Comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu & les bien-séances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours
moraux?

moraux? & ne fait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressants?

*Homo sum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.*

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence*; c'est celui de nos bonnes Tragédies, de nos bonnes Comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un Prince pardonner une injure, après une représentation de la clémence d'*Auguste*. Une Princesse qui avait méprisé sa mere, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scene où *Rhodope* demande pardon à sa mere. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeste après la Comédie du *Glorieux*: & je pourrais citer plus de six fils de famille que la Comédie de l'*Enfant prodigue* a corrigés. Si les Financiers ne sont plus grossiers; si les Gens de Cour ne sont plus de vains Petits-Mâîtres; si les Médecins ont abjuré la robe, le bonnet, & les consultations en Latin; si quelques pédants sont devenus hommes; à qui en a-t-on l'obligation? au Théâtre, au seul Théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élevent contre ce premier Art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du Théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos siècles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles*!

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelles* & les *Tabarins*, & qui rejettent les *Polieuctes*, les *Athalies*, les *Zaires* & les *Alzires* ! ce sont-là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation & le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

Nos verò dulces teneant antè omnia Musæ.

J'ai eu le plaisir de voir chez moi à la campagne représenter *Alzire*, cette Tragédie où le Christianisme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Mérope*, l'amour maternel faire répandre des larmes sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; & si le Peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières & dures. C'est ce qui fit des Athéniens une Nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les Magistrats appelaient dans des fêtes célèbres la Nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu & l'amour de la Patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous, sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin, elles en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassément du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des Citoyens : c'est presque la seule maniere d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Aussi, je ne me laisserai point de répéter que parmi vous le Pape *Léon X*, l'Archevêque *Trissino*, le Cardinal *Bibiena*, & parmi nous les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, ressusciterent la scene : ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Oedipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfants, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, & toute la douceur de sa vie dans le besoin & dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, Monsieur, que les spectacles fussent dans les grandes Villes, ce qu'ils sont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'amateurs ; qu'elles ne fussent point mercénaires ; que ceux qui sont à la tête des Gouvernements, fissent ce que nous faisons, & ce qu'on fait dans tant de Villes. C'est aux Ediles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Corneilles* ; les *Pradons* veulent écraser les *Racines*.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule & la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un Entrepreneur des Spectacles de la Foire tâche à Paris de miner les Comédiens qu'on nomme Italiens ; ceux-ci veulent anéantir les Comédiens Français par des Parodies ; les Comédiens Français se défendent comme ils peuvent : l'Opéra est jaloux d'eux tous ; chaque Compositeur a pour ennemis tous les autres Compositeurs & leurs Protecteurs, & les Maîtresses des Protecteurs.

Souvent pour empêcher une Piece nouvelle de paraître, pour la faire tomber au Théâtre; & si elle réussit, pour la décrier à la lecture, & pour abymer l'Auteur, on employe plus d'intrigues que les *Wigbs* n'en ont tramé contre les *Torys*, les *Guelfes* contre les *Gibelins*, les *Molinistes* contre les *Jansénistes*, les *Cocciens* contre les *Voëtiens*, &c. &c. &c. &c.

Je fais de science certaine, qu'on accusa *Phédre* d'être Janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'Auteur, sera-t-il permis de débiter à une Nation Chrétienne ces maximes diaboliques!

*Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,
Par un charme fatal vous fîtes entraînée.*

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grace a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, & un Abbé *Des F.....* à la tête de cette cabale au sortir de Bicêtre, forcer le Gouvernement à suspendre les représentations de *Mabomet*, joué par ordre du Gouvernement; ils avaient pris pour prétexte que dans cette Tragédie de *Mabomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux Prophete, qui pouvaient rejaillir sur les Convulsionnaires: ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher pour quelque temps les représentations d'un Ouvrage dédié à un Pape, approuvé par un Pape.

Si Mr. de l'*Empirée*, Auteur de Province, est jaloux de quelques autres Auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long discours public, que Messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat, & de l'Eglise Gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être Janséniste, Moliniste, Calviniste, Athée, Déiste, collectivement.

Je ne fais quels Ecrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un Journal Chrétien, comme si les autres Journaux de l'Europe étaient Idolâtres. Mr. de *Saint-Foix*, Gentilhomme Breton, célèbre par la charmante Comédie de l'*Oracle*, avait fait un livre très-utile & très-agréable sur plusieurs points curieux de notre Histoire de France. La plupart de ces petits Dictionnaires ne sont que des extraits des savants Ouvrages du siècle passé : celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu & pensé. Mais qu'est-il arrivé? Sa Comédie de l'*Oracle*, & ses recherches sur l'Histoire, étaient si bonnes, que Mrs. du Journal Chrétien l'ont accusé de n'être pas Chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un Dictionnaire Encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellents rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des Maîtres. On le traduisait dans votre Langue; c'était un des plus grands monuments des progrès de l'esprit humain. Un Convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des Sciences. Vous ignorez peut-être, Monsieur, ce que c'est qu'un Convulsionnaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du Peuple, qui pour prouver qu'une certaine Bulle d'un Pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche & de fouet pour l'amour de Dieu, & criant contre le Pape. Ce Monsieur Convulsionnaire se croit prédestiné par la grace de Dieu, à détruire l'Encyclopédie; il accuse, selon l'usage, les Auteurs de n'être pas Chrétiens; il fait

un inlisible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être composé que par un homme d'esprit, & n'écoutant que la juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme Epicurien, enfin comme l'Ouvrage d'un Philosophe.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un Philosophe, est d'un Docteur en Théologie, qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame de toutes ses forces. Il est vrai que ce Docteur Encyclopédiste ajoutait aux bonnes preuves que les Philosophes en ont apportées, de très-mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialisme tant qu'il peut; il attaque même le système de *Locke*, supposant que ce système peut favoriser le matérialisme; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke*: cet article enfin est l'ouvrage d'un Ecolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit estimer le zèle, & approuver la saine Doctrine. Notre Convulsionnaire déferé donc cet article de l'*ame*, & probablement sans l'avoir lu. Un Magistrat accablé d'affaires serieuses, & trompé par ce malheureux, le croit sur sa parole; on demande la suppression du Livre; on l'obtient: c'est-à-dire, on trompe mille Souscripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou six Libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilege du Roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit, & cette

persecution ? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux & passionné.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux yeux de l'Univers, mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les Peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un Folliculaire. * Maître *Aliboron*, par exemple, est le Folliculaire de Mr. de l'*Empirée*; ce Maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades Folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *prò focis*. Il faut bien que je vive, disait l'Abbé *Des Fontaines* à un Ministre d'Etat : le Ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité; *Des Fontaines* vécut, & tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Fréron* qui décrieront les beaux Arts & les bons Artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini* en Italie; contre *Dryden*, & contre *Pope*, en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldini* ! & si vous remontez aux Romains & aux Grecs, voyez les Prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme celui du nôtre : *tutto l' mondo e fatto come' la nostra famiglia*. Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands Artistes, que les persecuteurs sont

* Faiseur de feuilles.

assurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & que les bons Ouvrages demeurent. Où sont les Ecrits des Ennemis de *Terence*, & les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile*? où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, & des rivaux de *Corneille* & de *Moliere*?

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsyas* & des *Midas*! qu'il est doux de lire *Virgile* & *Homere*, en foulant à ses pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres!

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales:

*Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires, (car les Auteurs n'en ont point d'autres.) *Je déclare que je soumetts tous mes écrits au jugement de l'Eglise; je doute fort qu'ils en fassent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, & il m'est agréable de le dire à un Sénateur de la seconde Ville de l'Etat du St. Pere; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes & d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes Ouvrages sont *la Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au Roi qui en est le Héros,

s'il revenait dans le monde, & qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon Roi. J'ai donné quelques Tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, & dont quelques-unes sont Chrétiennes. J'ai écrit l'*Histoire de Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma Nation sans la flatter; j'ai fait un *Essai sur l'Histoire générale*, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus & à tous les vices; une *Histoire de Charles XII*, une de *Pierre le Grand*, fondées toutes les deux sur les Monuments les plus authentiques. Ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France: ce sont là, s'il m'en souvient, à peu près tous mes véritables Ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité & de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les Libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a composé dans le siècle passé le beau Poëme de la *Pucelle*; si dans celui-ci une Société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre *Pucelle*; si je fus admis dans cette Société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes & pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare Ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune *Pucelle*; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une *Pucelle*. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles; ce sont les aventures & le langage de ce Pays-là: ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me

nuire en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient savoir que quand on veut imiter la maniere d'un Peintre de l'Ecole du *Titien* & du *Correge*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village. *

On fait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant sous le titre de la *Pucelle d'Orléans* un Ouvrage abominable; on le reconnaît assez aux noms de *Luther* & de *Calvin* dont il parle sans cesse, & qui certainement ne devaient pas être placés sous le regne de *Charles VII.* On fait que c'est un Calviniste du Languedoc, qui a falsifié les Lettres de Madame de *Maintenon*; qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de la *Pucelle*; qui a inséré dans cette infamie des vers contre les personnes les plus respectables, & contre le Roi même; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs, & qui est aujourd'hui exilé: les

* Voici des Vers de ce prétendu Poëme, intitulé la *Pucelle*.

Chandos suant & soufflant comme un bœuf,

Cherche du doigt si l'autre est une fille:

Au Diable soit, dit-il, la fotte aiguille;

Bientôt le Diable emporte l'étrui neuf.

En ce moment, en un seul haut le corps,

Il met à bas la belle créature;

Il la subjugue, & d'un rein vigoureux

Il fait jouer le bélior monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, & plus encore dans le style de la plus vile canaille, & que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est là ce qu'un misérable ose imputer à l'Auteur de la *Henriade*, de *Méropé*, & d'*Alzire*.

hommes qui se distinguent dans les arts, n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques Messieurs, qui, sans être Chrétiens, inondent le public depuis quelques années de Satyres Chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre Religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la deshonnorent par leurs impostures; si on faisait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garasses*, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur Chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas Chrétiens! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre Religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire, la doctrine Apostolique & Romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des fots? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'Abbé *Guyon* dans la rue, (car je ne peux le rencontrer que là) * je lui dirais: Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur Chrétien que moi? est-ce parce que tu affirmes dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais diné chez moi? est-ce parce que tu as révélé au Public, c'est-à-dire à quinze ou seize Lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du Roi de Prusse, quoique je ne t'aye jamais parlé, & que je ne t'aye jamais vu? Ne fais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront jamais dans le Royaume des Cieux?

* L'Abbé *Guyon* Auteur d'un libelle détestable, intitulé *L'Oracle des Philosophes*.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Eglise, & l'invocation des Saints, mieux que moi :

*L'Eglise toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.*

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la Transsubstantiation, que celle que j'en ai donnée.

*Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.*

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

*La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.*

Je t'exhorte toi & tes semblables, non-seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire; il faut faire: il faut être soumis dans le spirituel à son Evêque, entendre la Messe de son Curé, communier à sa Paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, & je conseille à tous les polissons qui crient, d'être Chrétiens, & de ne

point crier. Ce n'est pas encore assez; je suis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, servez votre Monarque.

Il faut, pour être bon Chrétien, être sur-tout bon Sujet, bon Citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni Janséniste, ni Moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son Prince; il faut, quand notre Patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous. Il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de soixante & sept ans, qu'un Conseiller de Grand-Chambre; il faut donc que je paye sans la moindre difficulté ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon Roi, & pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits Prophetes du coin, qui écrivent contre le Roi, contre le Pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des Peres de l'Eglise, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux convulsions, & qu'on ne peut gagner le Ciel qu'en avalant des cendres du cimetiere de *St. Médard*, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, & des claques sur les fessés. * Pour moi, je crois que si on gagne le Ciel, c'est en obéissant

* Ce sont les mysteres des Jansénistes Convulsionnaires.

aux Puissances établies de Dieu, & en faisant du bien à son prochain.

Un Journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, & que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adresse; ne soyons ni à *Apollo*, ni à *Paul*, mais à Dieu seul, & au Roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, Monsieur, je pensais ne vous envoyer qu'une Tragédie, & je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la Messe de minuit avec ma famille & la petite fille du Grand *Cornelle*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas: je travaille à les ramener au giron; & si Dieu veut que je vive encor deux ans, j'espère aller baiser les pieds du St. Pere avec les Huguenots que j'aurai convertis, & gagner les Indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie.

F I N.

De



De

AD: 22

~~72~~
4, 74
S

X 2280 203

De 3874f



4
TANCREDE,

TRAGÉDIE,

Par Mr. De VOLTAIRE.

